

January 1727

Preface to *Les Voyages de Gulliver*

Abbé Pierre François Guyot Desfontaines

Follow this and additional works at: https://scholarworks.umass.edu/french_translators

Desfontaines, Abbé Pierre François Guyot, "Preface to *Les Voyages de Gulliver*" (1727). *French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism*. 23.

Retrieved from https://scholarworks.umass.edu/french_translators/23

This Article is brought to you for free and open access by the Comparative Literature at ScholarWorks@UMass Amherst. It has been accepted for inclusion in *French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism* by an authorized administrator of ScholarWorks@UMass Amherst. For more information, please contact scholarworks@library.umass.edu.

Voyages de Gulliver, traduits par M. l'abbé Des Fontaines. Nouvelle édition. Tome premier. A Paris, chez Jean-Baptiste-Guillaume Musier, fils, Quai des Augustins, au coin de la rue Gite-le-coeur. MDCCLXXII. Avec privilège du Roi.

Mills/ B 17453

Complete text of the dedication and the translator's preface; short sample of translation.

A Madame la marquise d**

Madame,

Les Femmes ont un droit naturel sur les Ouvrages d'imagination. Ils sont faits pour elles, & tous les êtres du système Poétique, n'ont été créés peut-être que pour les amuser. Mais toute fiction ne convient pas à certaines femmes d'un esprit solide & d'un goût //iii// délicat. Comme, en qualité de Traducteur, je m'imagine que ce Livre a tout le mérite qui vous convient, je juge, Madame, que vous devez le lire avant que ce soit, & pour cela, je prends aujourd'hui la liberté de vous l'envoyer. Recevez, Madame, ce témoignage de l'estime & du profond respect, avec lequel je suis,

Madame,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur ****

//iii// Préface du traducteur, Mise à la tête de l'Édition de 1728.

L'Auteur de cet Ouvrage est le célèbre M. SWIFT, Anglois, Doyen de l'Eglise de S. Patrice à Dublin, dont tous les Ecrits, soit dans le genre de Belles-Lettres, soit sur les matières de Politique, sont connus & très-estimés en Angleterre.

Il y a environ dix-sept ans qu'il fit imprimer à Londres un volume //iv// in-8 d'*Oeuvres mêlées*. En 1701, il donna au Public l'*Histoire des Dissentions* qui s'éleverent autrefois dans les Républiques d'Athènes & de Rome, entre la Noblesse & le Peuple, Ouvrage où il faisoit allusion aux accusations intentées en 1700, par la Chambre-Basse, contre les Milords Somers, Halifax & Oxford. Sans parler de plusieurs de ses Ecrits qui regardent les affaires d'Etat & les intérêts des Princes de l'Europe, il y a quatre ou cinq ans qu'il publia sept petits Traités au sujet d'une certaine monnoie de cuivre que le Gouvernement vouloit introduire en Irlande. Ces écrits également ingénieux & sensés, firent tant d'impression sur les esprits, que le Lord Carteret, envoyé en Irlande //v// pour faire exécuter les intentions de la Cour, eut ordre d'abolir la nouvelle monnoie de cuivre.

On connoît assez en France le *Conte du Tonneau*, dont le même M. Swift est l'Auteur, & dont la Traduction, qui fut débitée à Paris il y a cinq ou six ans, quoiqu'assez mauvaise, eut beaucoup de succès.

Sur la fin de l'année dernière, M. Swift publia à Londres les *Voyages de Capitaine Lemuel Gulliver*, dont il s'agit. Un Seigneur Anglois, qui réside à Paris, les ayant presque aussi-tôt reçû [sic] d'Angleterre, me fit l'honneur de m'en parler comme d'un Livre agréable & plein d'esprit. Le suffrage de ce Seigneur, qui a lui-même beaucoup d'esprit, de goût & de //vi// littérature, me prévint en faveur du Livre. Quelques autres Anglois de ma connoissance, dont j'estime aussi beaucoup les lumières, en porterent le même jugement; & comme ils savoient que depuis quelque tems j'avois un peu appris leur langue, ils m'exhorterent à faire connoître cet ouvrage ingénieux à la France, par une Traduction qui pût répondre à l'original.

Dans ce même tems, un ami de M. de Voltaire me montra une lettre de fraîche

date, écrite de Londres, où cet illustre Poète vanteroit beaucoup le Livre nouveau de M. Swift, & assuroit qu'il n'avoit jamais rien lu de plus amusant & de plus spirituel, & que s'il étoit bien traduit en François, il auroit un succès éclatant.

//vii// Tout cela me fit naître, au commencement du mois de Février de cette année, non-seulement l'envie de le lire, mais même le dessein de le traduire, en cas que je m'en sentisse capable, & que je le trouvasse conforme à mon goût. Je le lus & n'y trouvai aucune obscurité. Mais j'avoue que les trente premières pages ne me firent aucun plaisir. L'arrivée de *Gulliver* dans l'Empire de *Lilliput*, la description de ce pays & de ses habitans qui n'avoient que six pouces de hauteur, & le détail de leurs sentiments & de leur conduite à l'égard d'un étranger qui étoit pour eux un Géant, tout cela me parut assez froid & d'un mérite médiocre, & me fit //viii// craindre que tout l'ouvrage ne fût du même goût.

Mais quand j'eus un peu plus avancé dans la lecture du Livre, mes idées changèrent, & je reconnus qu'on avoit eu raison de me le vanter. J'y trouvai des choses amusantes & judicieuses, une fiction soutenue, de fines ironies, des allégories plaisantes, une morale sensée & libre, & par-tout une critique badine & pleine de sel; je trouvai en un mot un Livre tout-à-fait neuf & original dans son genre. Je ne balançai plus; je me mis à le traduire, uniquement pour ma propre utilité, c'est-à-dire, pour me perfectionner dans la connoissance de la Langue Angloise, qui commence à être à la //ix// mode à Paris, & que plusieurs personnes de distinction & de mérite, ont depuis peu apprise.

Je lus quelques morceaux de ma Traduction à des amis éclairés, & qui se connoissent en bonnes plaisanteries. J'observai la première impression que cela produisoit sur eux, & y fis, selon ma coutume, bien plus d'attention qu'aux réflexions avantageuses qui suivirent. Enfin, déterminé par leurs suffrages & leurs conseils, je résolus d'achever ma Traduction, & de risquer de la donner au public.

Je ne puis néanmoins dissimuler ici que j'ai trouvé dans l'Ouvrage de M. Swift, des endroits foibles & même très-mauvais, des allégories impénétrables, des allusions insipides, des détails puériles, des //x// réflexions triviales, des pensées basses, des redites ennuyeuses, des polissonneries grossières, des plaisanteries fades; en un mot, des choses qui, rendues littéralement en François, auroient paru indécentes, pitoyables, impertinents; auroient révolté le bon goût qui regne en France, m'auroient même couvert de confusion, & m'auroient infailliblement attiré de justes reproches, si j'avois été assez foible & assez imprudent, pour les exposer aux yeux du Public.

Je sais que quelques-uns répondent que tous ces endroits qui choquent, sont allégoriques, & ont du sel pour ceux qui les entendent. Pour moi, qui n'en ai point la clef, non plus que ces Messieurs même qui en font l'apologie, & //xi// qui ne puis ni ne veux trouver l'explication de tous ces beaux mystères, je déclare que j'ai cru devoir prendre le parti de les supprimer entièrement. Si j'ai peut-être laissé encore quelque chose de ce genre dans ma Traduction, je prie le Public de songer qu'il est naturel à un Traducteur de se laisser gagner, & d'avoir quelquefois un peu trop d'indulgence pour son Auteur. Au reste, je me suis figuré que j'étois capable de suppléer à ces défauts, & de réparer ces pertes par le secours de mon imagination, & par de certains tours que je donnerois aux choses même qui me déplaisoient. J'en dis assez pour faire connoître le caractère de ma Traduction.

J'apprends qu'on en imprime //xii// actuellement une en Hollande. Si elle est littérale, & si elle est faite par quelque Traducteur de ce pays-là, je prononce, sans l'avoir vue, qu'elle est fort mauvaise, & je suis bien sûr que quand elle paroîtra, je ne serai ni

démenti, ni détrompé.

J'ai dit que cet Ouvrage de M. Swift étoit neuf & original en son genre. Je n'ignore pas cependant que nous en avons déjà de cette espece. Sans parler de la *République* de Platon, de *l'Histoire véritable* de Lucien, & du *Supplément* à cette Histoire, on connoît *l'Utopie* du Chancelier Morus, *la nouvelle Atlantis* du Chancelier Bacon, *l'Histoire des Sevarambes*, les *Voyages de Sadeur & de Jacques Macé*, & enfin le *Voyage dans la* //xiii// *Lune* de Cyrano de Bergerac. Mais tous ces Ouvrages sont d'un goût fort différent, & ceux qui voudront les comparer à celui-ci, trouveront qu'ils n'ont rien de commun avec lui, que l'idée d'un voyage imaginaire, & d'un pays supposé.

[Desfontaines proceeds to defend Swift's fantastic element against the condemnation by "certains esprits sérieux," by noting canonical works that have recourse to the fantastic, or as he puts it, "des suppositions." Ex. Tasso, Ariosto, mythological references in poetry.]

//xv// . . . Voilà le système poétique: si on le condamne, il faut réduire aujourd'hui toutes les fictions aux intrigues ennuyeuses des Romans; il faut regarder avec le dernier mépris les métamorphoses d'Ovide, & celles qui sont répandues dans les Poèmes d'Homere & de Virgile, puisque tout cela n'est fondé que sur des imaginations qui n'ont aucune vraisemblance.

Mais le *Pantagruel* de Rabelais //xvi// doit paroître aussi un livre insipide & détestable dans les endroits mêmes que les connoisseurs admirent. Gargantua n'est-il pas un Géant plus grand encore que ceux de *Brobdingnag*? . . .

Le *Voyage dans l'Isle aérienne*, est-il plus absurde dans sa supposition, que le *Voyage dans la Lune* de Cyrano de Bergerac? Cependant cette imagination burlesque a été goûtée de tout le monde. A l'égard du *Voyage dans le pays des Chevaux raisonnables*, ou des *Houyhnhnms*, j'avoue que c'est la //xvii// fiction la plus hardie; mais c'est aussi celle où l'art & l'esprit brille le plus. Pour moi, en commençant à lire ce *Voyage*, j'avois de la peine à concevoir comment l'Auteur pourroit soutenir & orner cette fiction bizarre, & lui donner au moins un air de vraisemblance fabuleuse. Des Chevaux raisonnables, & s'entretenant avec un Voyageur, me paroissoient une imagination insoutenable. Je me fus pourtant bon gré ensuite d'avoir admis l'hypothèse: l'Homme, en effet, pour être bien peint, doit l'être par un autre animal que l'Homme. Au reste, dans le *Supplément* de l'histoire de Lucien, on trouve une République d'animaux; & les Fables d'Esopé, de Phedre, de la //xviii// Fontaine, & quelques-unes aussi de M. de la Motte, font parler & raisonner les bêtes.

Je crois donc que pour toutes ces raisons, on ne doit pas censurer les *Voyages de Gulliver*, précisément parce que les fictions n'en sont pas croyables. Ce sont, il est vrai, des fictions chimériques, mais qui fournissent de l'exercice à l'imagination, & donnent beau jeu à un Ecrivain, & qui, par cet endroit seul, doivent être goûtées, si elles sont conduites avec jugement, si elles amusent, & sur tout si elles amènent une morale sensée. Or c'est ce qui me paroît se trouver ici. Cependant comme un Auteur & un Traducteur ne font qu'un, je n'exige pas qu'on me croye sur ma parole.

//xix// Les deux premiers *Voyages* sont fondés sur l'idée d'un principe de Physique très-certain; savoir qu'il n'y a point de grandeur absolue, & que toute mesure est relative. L'Auteur a travaillé sur cette idée, & en a tiré tout ce qu'il a pu, pour réjouir & instruire ses Lecteurs, & pour leur faire sentir la vanité des grandeurs humaines. Dans ces deux voyages, il semble en quelque sorte considérer les hommes avec un Télescope. D'abord il

tourne le verre objectif du côté de l'oeil, & les voit par conséquent très-petits: c'est le Voyage de *Lilliput*. Il retourne ensuite son Télescope, & alors il voit les hommes très-grands: c'est le Voyage de *Brobdingnag*. Cela lui fournit //xx// des images plaisantes, des allusions, des réflexions.

A l'égard des autres Voyages, l'Auteur a eu dessein, encore plus que dans les deux premiers, de censurer plusieurs usages de son pays. L'Isle aérienne de *Laputa* paroît être la Cour d'Angleterre, & ne peut avoir de rapport à aucune autre Cour. On sent aussi que dans ce troisième Voyage, l'Auteur en veut à certaines maximes des Voyageurs Hollandois qui commercent au Japon; maximes qui ne sont que trop réellement pratiquées, & qu'il est à présumer que la République n'autorise point.

Dans tous ces Voyages, & surtout dans celui au pays des *Houyhnhnms*, l'Auteur attaque l'Homme //xxi// en général, & fait sentir le ridicule & la misère de l'esprit humain. Il nous ouvre les yeux sur des vices énormes que nous sommes accoutumés à regarder, tout au plus, comme de légers défauts, & il nous fait sentir le prix d'une raison épurée, plus parfaite que la nôtre.

Toutes ces idées grandes & sérieuses, sont pourtant traitées ici d'une manière comique & burlesque. Ce ne sont point des Contes de Fées, qui ne renferment d'ordinaire aucune conséquence pour la morale, & qui, en ce cas, ne sont bons que pour amuser les enfants; encore devoit-on les leur interdire, de peur d'accoutumer leur esprit aux choses frivoles. En général toute fiction est insipide, //xxii// lorsque l'utile n'en résulte point. Mais c'est, je crois, ce qu'on ne dira pas des fictions dont il s'agit ici: les gens d'esprit y trouveront du sel, & le commun des Lecteurs, de l'amusement.

Je ne suis donc point surpris d'apprendre qu'en trois semaines, dix mille exemplaires de l'original Anglois des *Voyages de Gulliver*, ont été débités à Londres & répandus en Angleterre & ailleurs. Comme tout ce que ce Livre contient, a un rapport direct & immédiat aux usages des trois Royaumes & aux mœurs de leurs habitants, & ne regarde nos coutumes & nos mœurs, qu'autant qu'il s'y agit de l'Homme en général, je suis bien éloigné de penser que ma traduction puisse avoir en ce //xxiii// pays-ci un aussi prodigieux succès. Je puis néanmoins dire, sans trop me flatter, qu'elle a un certain mérite que l'original n'a point: j'en ai dit les raisons ci-dessus.

Je prie le Lecteur de me pardonner, s'il m'est échappé quelques Anglicismes. Quoique j'aie eu soin de les éviter, je crains qu'on n'en découvre ici, & qu'on n'ait de la peine à y reconnoître ce style, dont je fais peu de cas, & qu'on veut quelquefois trouver, malgré moi, dans des Ouvrages qui ne m'appartiennent point. Je ne désavouerai jamais ceux que j'ai écrits & publiés, de quelque nature qu'ils soient, parce que je n'écris rien dont je doive me défendre; & quoique celui-ci ne soit pas fort conforme au genre de mes //xxiv// études, à mon génie & au peu de talent que la nature m'a donné pour autre chose, je ne rougirai cependant point d'un travail dont j'ai expliqué les motifs, & je m'en cacherais d'autant moins, que c'est une Traduction; ouvrage ingrat qui ne flatte point la vanité, & qui n'en peut jamais inspirer qu'à un esprit extrêmement foible & superficiel.

Mais ce que je désavoue d'avance, ce sont les applications malignes & injustes qu'on voudroit peut-être faire de quelques endroits de cet Ouvrage. Le monde est aujourd'hui plein de faiseurs d'allusions, d'hommes subtils & chimériques, qui, pleins d'intentions mauvaises, en prêtent le plus qu'ils peuvent aux autres, & se livrent //xxv// avec plaisir aux interprétations les plus odieuses & les plus forcées. Si on condamne tout ce qui peut occasionner des allusions éloignées & de fantaisie, il faut condamner non-

seulement la plûpart des Livres d'imagination, mais presque toutes les Histoires, où l'on trouve nécessairement des portraits qui ressemblent un peu à des personnages modernes, & des faits qui se rapportent à ce qui se passe sous nous yeux.

Il est clair que ce Livre n'a point été écrit pour la France, mais pour l'Angleterre, & que ce qu'il renferme de satyre particuliere & directe, ne nous touche point. Après cela, je proteste que si j'eusse trouvé dans mon Auteur des traits piquants, dont l'allusion m'eût paru //xxvi// marquée & naturelle, & dont j'eusse senti le rapport injurieux à quelque personne de ce pays ci, je les aurois supprimés sans balancer, comme j'ai retranché ce qui m'a paru grossier & indécent.

Ce qui m'ai fait plaisir dans l'Original, c'est que je n'y ai rien apperçu qui pût blesser la vraie Religion. Ce que l'Auteur dit des *Gros-boutiens*, des *Hauts-talons*, & des *Bas-talons* dans l'Empire de *Lilliput*, regarde évidemment ces malheureuses disputes, qui divisent l'Angleterre en Conformistes, en *Torys* en *Wigts*. Spectacle ridicule aux yeux d'un Philosophe profane, mais qui excite la compassion d'un Philosophe Chrétien, attaché à la vraie Religion & à l'Unité, qui ne se trouve que dans l'Eglise Romaine. Je n'insiste point //xxvii// sur cette réflexion qui est trop sérieuse pour la Préface d'un Livre tel que celui-ci.

Je crois, au reste, qu'on ne sera point blessé de certains détails de Marine, ni de quelques petites circonstances indifférentes que l'Auteur rapporte, & que j'ai laissées dans ma Traduction. Il paroît qu'il a affecté en cela de contrefaire les Voyageurs, & qu'il a prétendu se moquer de leur scrupuleuse exactitude, & des minuties dont ils chargent leurs relations.

La maniere dont *Gulliver* termine le récit de deux de ses voyages, est une peinture naturelle des effets de l'habitude. Au sortir du Royaume de *Brobdingnag*, tous les hommes lui semblent des Pigmées; & après avoir quitté le pays des *Houyhnhnms*, où il a entendu //xxviii// dire tant de mal de la nature humaine, il ne la peut plus supporter lorsqu'il retourne parmi les hommes. Mais il fait bien sentir ensuite que toutes les impressions s'effacent avec le tems.

Quoique j'ai fait mon possible, pour ajuster l'Ouvrage de M. Swift au goût de la France, je ne prétends pas cependant en avoir fait un Ouvrage François. Un Etranger est toujours Etranger; quelque esprit & quelque politesse qu'il ait, il conserve toujours un peu de son accent & de ses manieres.

Si cette Préface paroît longue, le Public doit pardonner cette prolixité à un Ecrivain qui va faire le personnage de Traducteur, & ne dire presque rien de lui-même dans deux volumes.

//End chapter 11, Houyhnhmms: 2:296//

Ma femme & toute ma famille, en me revoyant, me témoignèrent leur surprise & leur joie: comme ils m'avoient //297// cru mort, ils s'abandonnerent à des transports que je ne puis exprimer. Je les embrassai tous assez froidement, à cause de l'idée d'*Yahou*, qui n'étoit pas encore sortie de mon esprit; & pour cette raison, je ne voulus point d'abord coucher avec ma femme.

Le premier argent que j'eus, je l'employai à acheter deux jeunes chevaux, pour lesquels je fis bâtir une fort belle écurie, & auxquels je donnai un palfrenier du premier mérite, que je fis mon favori & mon confident. L'odeur de l'écurie me charmoit, & j'y passois tous les jours quatre heurs à parler à mes chers chevaux qui me rappelloient le

souvenir des vertueux *Houyhnhnms*.

Dans le tems que j'écris cette relation, il y a cinq ans que je suis de retour de mon derner voyage, & que je vis retiré chez moi. La premiere année je souffris avec peine la vue de ma femme & de mes enfans, & ne pus presque gagner sur moi de manger avec //298// eux. Mes idées changerent dans la suite, & aujourd'hui je suis un homme ordinaire, quoique toujours un peu misanthrope.

[end of ch. 12. 3:309]

. . . Il est vrai qu'on peut chicanner, par rapport à ces deux *Yahous* dont j'ai parlé, & qui, selon la tradition des *Houyhnhnms*, parurent autrefois sur une montagne, & sont depuis devenus la tige de tous les *Yahous* de ce pays-là. Mais il n'est pas difficile de prouver que ces deux anciens *Yahous* étoient natifs d'Angleterre: certains traits de leurs descendants, certaines inclinations, certaines manieres le font préjuger. Au surplus je laisse aux Docteurs en matiere de Colonies, à discuter cet article, & à examiner s'il ne fonde pas un titre clair & incontestable, pour le droit de la Grande-Bretagne.

Après avoir ainsi satisfait à la seule objection qu'on me peut faire au sujet //310// de mes voyages, je prends enfin congé de l'honnête Lecteur qui m'a fait l'honneur de vouloir bien voyager avec moi dans ce livre, & je retourne à mon petit jardin de *Redriff*, pour m'y livrer à mes spéculations philosophiques. FIN.